



**HAL**  
open science

# Des espèces et des individus humains et animaux au Paléolithique

Clément Birouste

► **To cite this version:**

Clément Birouste. Des espèces et des individus humains et animaux au Paléolithique. Art press 2, 2018, L'animal, notre histoire, 48, pp.14-19. halshs-01976924

**HAL Id: halshs-01976924**

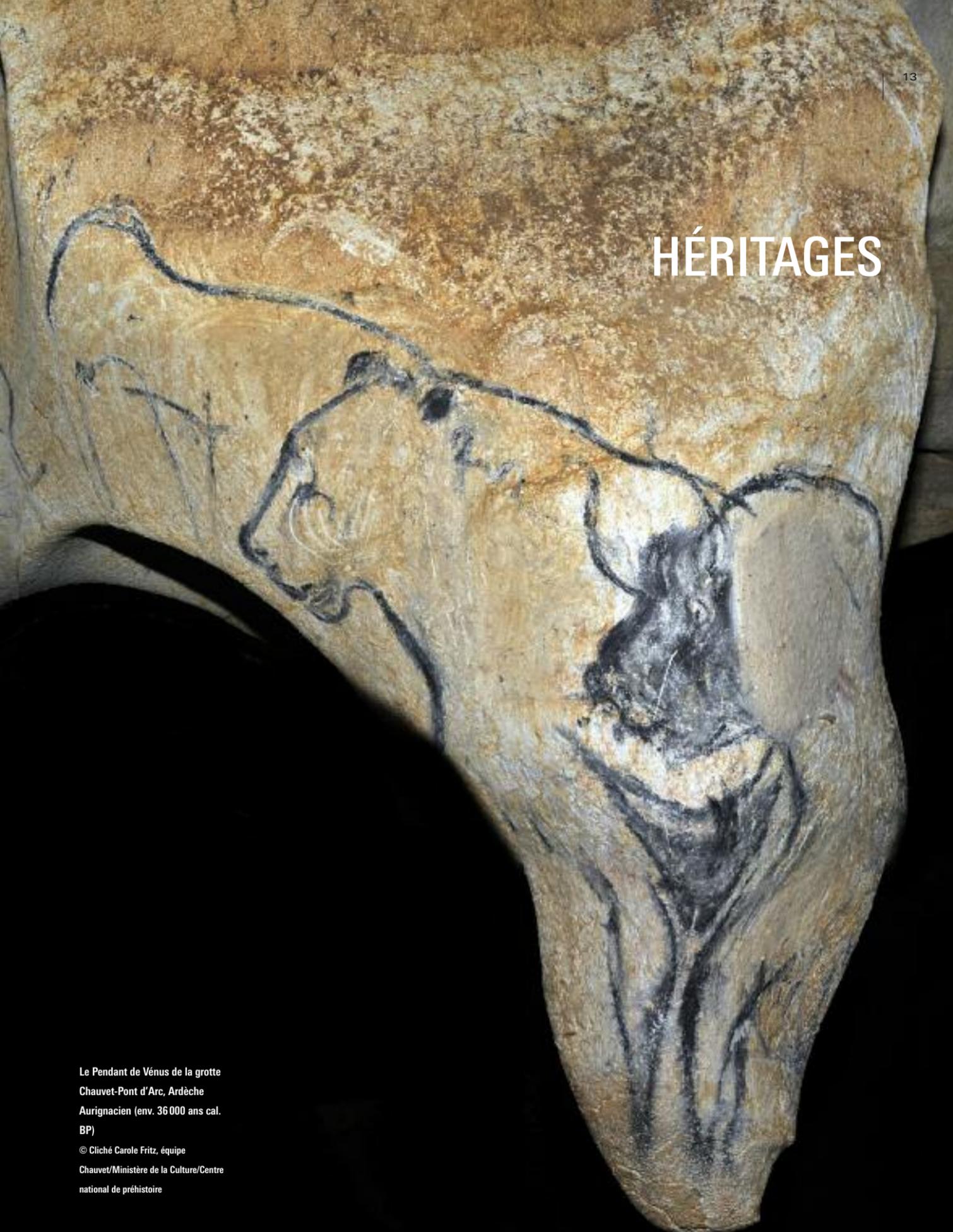
**<https://shs.hal.science/halshs-01976924>**

Submitted on 18 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# HÉRITAGES



Le Pendent de Vénus de la grotte  
Chauvet-Pont d'Arc, Ardèche  
Aurignacien (env. 36 000 ans cal.  
BP)  
© Cliché Carole Fritz, équipe  
Chauvet/Ministère de la Culture/Centre  
national de préhistoire

# DES ESPÈCES ET DES INDIVIDUS HUMAINS ET ANIMAUX AU PALÉOLITHIQUE

CLÉMENT BIROUSTE

**Le regard des hommes sur les bêtes tend trop souvent à les réduire à leur espèce. L'archéologie préhistorique la plus récente montre, au contraire, que les hommes du paléolithique étaient plus enclins à voir les animaux comme des individus.**

L'étude de la préhistoire est indissociable de celle des relations entre humains et animaux. La naissance de la préhistoire elle-même est liée à un questionnement sur la contemporanéité – qui n'était pas d'emblée évidente pour la science – de l'humanité et de certaines espèces animales anciennes et disparues. Lorsque la paléontologie faisait mention, au début du 19<sup>e</sup> siècle, de l'existence de mamouths, de rhinocéros laineux ou d'ours des cavernes en Europe occidentale, c'était généralement avec l'idée qu'il s'agissait d'une faune éteinte, strictement séparée de l'humanité et des espèces animales actuelles par une catastrophe universelle, probablement le Déluge décrit dans la Genèse<sup>1</sup>. La découverte répétée de vestiges attribués à l'humanité, le plus souvent des outils en pierre, dans des couches stratigraphiques jugées anciennes et renfermant des espèces animales disparues, soulève alors des controverses intenses entre défenseurs et contradicteurs d'une grande ancienneté de l'humanité, avant d'aboutir à un consensus relatif à partir de l'année 1859<sup>2</sup>.

Au cours des années 1860, des preuves indéniables de la coexistence entre des humains et des espèces disparues s'accumulent ; avec, d'une part, le signalement de traces sur des ossements d'espèces disparues, qui semblent avoir été réalisées par des outils humains à des fins alimentaires et techniques et, d'autre part, la découverte de représentations d'animaux disparus, souvent gravées sur des ossements provenant précisément d'espèces animales disparues<sup>3</sup>. Ainsi, c'est la mise au jour de relations concrètes, de différents types, entre des humains et des espèces animales éteintes qui prouve définitivement l'existence d'un moment inédit de l'humanité : la préhistoire.

## L'ANIMAL PAR LES ESPÈCES

L'observation des ossements animaux portant les stigmates d'une exploitation par les humains ainsi que l'étude des figurations animales s'incarnent actuellement dans deux spécialités dynamiques de l'archéologie du paléolithique. D'un côté, des spécialistes des productions graphiques étudient l'art paléolithique, dont le thème figuratif le plus fréquent est l'animal. D'un autre côté, des spécialistes de l'archéozoologie étudient les ossements animaux qui ont été accumulés par des humains, et qui sont particulièrement nombreux dans les sites archéologiques attribués à la période glaciaire. De fait, ces deux spécialités sont celles qui s'intéressent de plus près à la relation entre humains et animaux au paléolithique. Elles ont en commun d'employer la notion d'espèce animale comme base de travail. Dans les approches structuralistes qui dominent les études de l'art paléolithique depuis les années 1960, il s'agit de mettre en évidence des régularités dans l'agencement des figurations, supposées être des symboles. Or, c'est l'espèce animale qui est considérée comme le motif signifiant le plus élémentaire<sup>4</sup>. Ainsi, c'est en premier lieu l'espèce animale qui doit être identifiée et dénombrée, et dont on étudie les combinaisons, les associations, les fréquences, les absences, les répartitions spatiales, etc. Quant à l'archéozoologie, elle se fonde sur la division taxinomique et l'anatomie comparée. Une large partie de son travail consiste à déterminer les espèces présentes dans les assemblages archéologiques, à étudier les différences de traitement pour chacune et à les utiliser pour reconstruire un environnement et une chronologie.

Cette focalisation de l'archéologie du paléolithique sur la notion d'espèce animale permet aux différentes spécialités qui la composent de dialoguer sur une base objective commune, d'évoquer la représentation plus ou moins importante de chacune des espèces animales dans chacun des domaines étudiés et, éventuellement, d'en tirer des conclusions sur le statut des espèces animales dans les collectivités étudiées<sup>5</sup>. Par ailleurs, cette tendance à classer le monde en espèces animales a l'avantage d'éviter la notion problématique d'animalité en tant qu'ensemble homogène qui se définirait par son opposition à l'humanité.

Il est cependant évident que l'archéologie ne peut pas espérer comprendre une société, ni même saisir les détails de la relation entre humains et animaux dans cette société, en ne formulant ses questions qu'en termes d'espèces animales. Présupposer que les expressions graphiques mobilisant les animaux se limitaient à l'agencement de symboles désincarnés, ou que la pratique de la chasse obéissait simplement à une hiérarchisation d'espèces plus ou moins rentables au paléolithique, constitue une impasse méthodologique.

Détail du Grand Plafond de la grotte de Rouffignac, Dordogne Magdalénien moyen (19 000-16 000 ans cal. BP)

© Jean Plassard

Si l'art pariétal permet souvent d'identifier des espèces, il est parfois également possible de distinguer des individus au sein d'espèces. Dans cet exemple, les bouquetins sont clairement différenciés.



## DES INDIVIDUS HUMAINS ET NON HUMAINS ?

Dès lors, peut-on envisager des angles d'approches complémentaires à la classification en espèces animales pour comprendre les relations entre animaux et humains au paléolithique ? Au magdalénien (de 19000 à 14000 ans cal. BP<sup>6</sup>), une culture de chasseurs-cueilleurs nomades particulièrement emblématique du paléolithique supérieur européen nous permet de constater que les humains peuvent être abordés en tant qu'individus. Cela se manifeste notamment dans la figuration d'humains sous les traits de sujets réalistes, explicitement différenciés par leurs attributs (barbe, coiffure, attitude, etc.)<sup>7</sup>. Certaines représentations humaines pourraient ainsi être rapportées à des portraits, sans que l'on sache pour autant si ces figures représentaient des individus réels. Or, les modalités de figuration fondées sur le réalisme et la profusion des détails qui permettent parfois l'individuation des humains s'observent, de manière plus fréquente encore, dans la figuration des animaux. Ainsi, il paraît raisonnable de se demander si les animaux représentés dans certains contextes paléolithiques le sont en qualité d'individus, au même titre que des humains.

Dans l'art des grottes et des abris du magdalénien, certains détails s'attachent vraisemblablement à permettre l'identification d'espèces animales, alors que d'autres détails fournissent une plus grande précision dans la caractérisation des figures. Les images produites ne renvoient pas toujours à des chevaux, des bisons ou des mammoths stéréotypés, mais donnent souvent à voir des individus dont il est possible de reconnaître l'âge, le sexe, l'attitude ou la morphologie particulière. Loin de se limiter à l'art pariétal, ce traitement des animaux en tant qu'individus paraît concerner tous les types de figuration du magdalénien. Les mêmes procédés s'observent ainsi dans les gravures figuratives animalières sur pierre ou sur os, et dans l'art figuratif qui orne parfois les outils. C'est le cas également pour certains objets de parure, comme les « contours découpés », par exemple, qui sont des objets caractéristiques du magdalénien moyen pyrénéen, et qui évoquent généralement une tête d'herbivore, le plus fréquemment la tête d'un cheval, à partir de la légère modification d'un os<sup>8</sup>. Ces derniers objets sont très typés et respectent un répertoire graphique et morphologique précis. Mais, paradoxalement, chaque objet, ou presque, se différencie des autres, car chaque animal figuré est un peu distinct des autres, donnant l'image globale d'une variété d'individus. Chaque animal figuré sur un contour découpé fait partie d'une espèce, le plus souvent le cheval, mais se distingue en tant qu'individu au sein de cette espèce.



Cette double page :  
Deux des nombreux « contours découpés » découverts dans la grotte d'Enlène, Ariège  
Magdalénien moyen (19 000-16 000 ans cal. BP)  
© Association Louis Bégouën  
Les objet se différencient notamment en raison des traits particuliers des chevaux représentés.

Dans un certain nombre de cas, la représentation de l'animal au magdalénien donne donc à voir des individus animaux différenciables les uns des autres. De surcroît, dans ce même contexte magdalénien, il semble que la relation au corps de l'animal lui-même puisse également montrer les indices d'une individuation. Un soin particulier s'observe, en effet, dans certaines phases de boucherie des animaux chassés. La désarticulation très minutieuse des membres ne semble notamment pas être imputable au partage, ni à une raison technique connue. Elle pourrait relever d'une certaine ritualisation<sup>9</sup>. Il se trouve que les cas de désarticulation exhaustive du squelette sont très généralement présentés dans la littérature ethnographique comme une marque de respect portée à l'animal manipulé, en lien avec la nécessité du chasseur d'entretenir de bonnes relations avec les animaux chassés, et de s'assurer de leur connivence<sup>10</sup>. Il s'agit de la matérialisation d'un lien de personne à personne qui unit celui qui pratique la boucherie et sa proie. La ritualisation des gestes de la boucherie au magdalénien pourrait donc possiblement véhiculer cette même intention d'une relation respectueuse envers un individu non humain.

## LE VISAGE DES ANIMAUX

Il a été remarqué, par ailleurs, une présence fréquente du crâne des animaux chassés sur les sites du magdalénien<sup>11</sup>. Or, encore une fois, cela ne cadre pas avec une logique d'optimisation économique qui voudrait que seules les portions les plus rentables soient rapportées sur le site d'habitat. Ainsi, la question se pose d'une certaine attraction des populations magdaléniennes pour ce type d'élément squelettique. Un étrange écho de cette constatation se perçoit dans la gestion des défunts. La sépulture est loin d'être le geste le plus fréquent dans le traitement des carcasses humaines pendant le magdalénien. La très grande majorité des éléments squelettiques humains connus sont fragmentaires et isolés, provenant d'autres contextes que sépulcraux. Or, la prégnance des restes crâniens est attestée sur un grand nombre de sites. L'hypothèse d'une sélection délibérée de cet élément squelettique paraît donc à retenir<sup>12</sup>. Certains de ces restes crâniens révèlent des traces de manipulation intentionnelle, pour la plupart des stries de découpe particulièrement minutieuses et intenses, indiquant un prélèvement des chairs. La tête et, plus particulièrement, la face sont, d'une manière générale, très emblématiques de l'identité des individus. Si les gestes observés montrent une plus grande exhaustivité dans le décharnement des visages, l'intention qui les sous-tend pourrait

Clément Birouste a obtenu un doctorat en Préhistoire de l'université de Toulouse Jean Jaurès en 2018. Il est spécialiste de l'archéozoologie et travaille sur les relations entre humains et animaux durant le magdalénien.



ainsi précisément être dirigée vers un traitement de l'identité individuelle du défunt, quelle qu'en soit la finalité (un outrage envers un ennemi ou une façon d'honorer un proche, par exemple). On pourrait y voir un parallèle avec « les têtes réduites » des Jivaro qui sont à concevoir comme des « condensés d'identité » selon Philippe Descola<sup>13</sup>. Dans la mesure où la tête est l'élément le plus caractéristique de l'identité individuelle, la prise en compte de son traitement, dans la boucherie comme dans la figuration, pourrait être une clé de compréhension de la problématique de l'individuation, non seulement en ce qui concerne le traitement des morts humains, mais pour l'ensemble des domaines que nous avons précédemment évoqués.

Ainsi, si la sur-représentation des crânes humains dans les gisements du magdalénien peut s'expliquer par un intérêt pour l'identité personnelle du défunt, la surreprésentation des crânes d'animaux dans ces mêmes contextes pourrait se rapporter à un questionnement du même ordre. Cela pourrait signer un intérêt pour l'individu animal tué et dont la carcasse doit être traitée selon des procédés adéquats. Dans les peuples de chasseurs montrant une ritualisation importante lors de la boucherie, les gestes concernant le crâne demandent d'ailleurs le plus souvent une attention particulière.

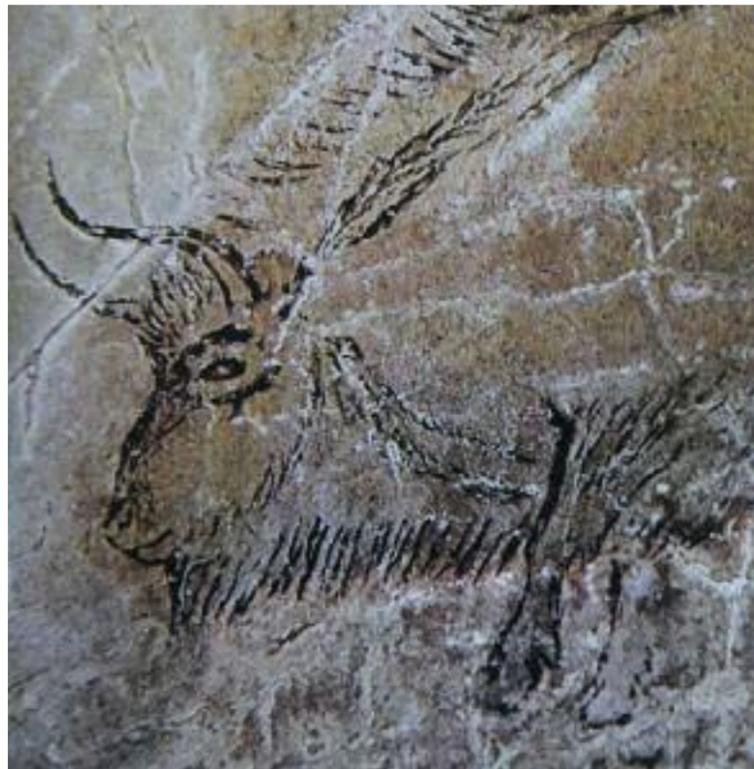
En ce qui concerne la figuration, un investissement particulier sur la face des animaux est également à remarquer. Les contours découpés sont des objets de parure sur lesquels apparaissent précisément des têtes d'herbivores<sup>14</sup>, des visages animaux qui sont tous un peu différents. Les pierres gravées et les statuettes figurent également fréquemment la tête des animaux. L'art mobilier de la grotte de Bédeilhac, par exemple, se compose majoritairement de têtes animales qui intègrent quasi-systématiquement les formes naturelles des supports employés<sup>15</sup>. L'intention que véhiculent ces objets semble être de faire apparaître, par des modifications minimales du support d'origine, des identités individuelles singulières sous les traits d'une diversité de visages animaux. Dans l'art pariétal, la tête est également le fragment isolé le plus fréquemment figuré, et certaines figurations de têtes animales sont en mesure de permettre la distinction d'individus, paraissant même se rapporter à de véritables portraits qui s'intéressent aux traits singuliers d'un visage et à l'expression faciale. C'est le cas des bisons du salon noir de la grotte de Niaux, par exemple.

## MISE EN RELATION

L'individuation des humains et des animaux est donc soulignée au magdalénien, selon des procédés très similaires pour ces deux classes d'êtres, dans l'art pariétal, dans l'art des objets et dans le traitement des corps après la mort. Par ailleurs, les individus humains paraissent entretenir des liens avec des individus animaux par divers moyens. Dans l'art pariétal, l'utilisation fréquente des reliefs naturels pour figurer des animaux, comme l'existence de dispositifs de taille réduite impliquant la présence d'un visiteur



Ci-dessous :  
Bison du Salon Noir de la grotte de Niaux, Ariège  
Magdalénien moyen (19 000-16 000 ans cal. BP)  
© Jean Vertut  
Les bisons du Salon Noir sont individualisés et donnent à voir des « visages » distincts.



Bien que la notion d'espèce animale soit un support de classification d'une importance indéniable pour les populations du Paléolithique supérieur européen, comme pour les archéologues s'intéressant à elles, cette notion ne peut donc pas synthétiser l'ensemble des relations qui se nouaient entre humains et animaux. Pour le Magdalénien, et peut-être pour d'autres contextes paléolithiques, au-delà d'une tendance très générale des humains à symboliser au moyen des espèces animales, la manière d'appréhender les autres êtres semble parfois spontanément emprunter la voie de l'individuation, soulignant la grande diversité des expériences vécues et imaginées par des humains au contact d'animaux.

seul face à une figure animale, pourraient avoir pour objet de favoriser la relation entre un humain, artiste ou visiteur, et l'image d'un animal singularisé. Les statuettes, les outils et les objets miniatures gravés arborent fréquemment la figuration d'individualités animales. Or, leur taille réduite et, parfois, leur fonction suggèrent une manipulation individuelle par des humains. Quant aux contours découpés, ce sont des objets de parure qui donnent à voir des visages animaux différenciables et qui sont portés par des individus humains. Ainsi, les modalités de figurations au magdalénien témoignent d'une préoccupation forte pour la mise en relation entre des individus humains et non humains, sans pour autant donner à voir des scènes de rencontre et sans impliquer que les humains ou les animaux figurés ne se rapportent nécessairement à des individus ayant réellement existé. Enfin, les activités de boucherie mettent directement en lien des individus humains et animaux et sont régies par des procédés soulignant l'importance de cette relation.

Page de gauche, en haut :  
Relevé d'un bouquetin réaliste gravé sur une plaquette de grès de la grotte d'Enlène, Ariège  
Magdalénien moyen (19 000-16 000 ans cal. BP)  
Coll. Bégouën au musée de l'Homme, Paris, relevé Servelle

Page de droite :  
Relevé d'un humain réaliste gravé sur une plaquette de calcaire de la grotte de La Marche, Vienne  
Magdalénien moyen (19 000-16 000 ans cal. BP)  
Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976;  
Obs. 6, relevé Pales

<sup>1</sup> Cette position est, par exemple, celle qui est défendue par Georges Cuvier, le plus influent des paléontologistes d'alors.

<sup>2</sup> Jacques Boucher de Perthes joue un grand rôle dans la reconnaissance d'une humanité « antédiluviennne ». Voir Nathalie Richard, *l'Invention de la préhistoire, une anthologie*, Presses pocket, 1992 ; Marc Groenen, *Pour une histoire de la préhistoire*, Jérôme Million, 1994 ; Noël Coye, *la Préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, L'Harmattan, 1997.

<sup>3</sup> À propos des traces sur les ossements, Édouard Lartet, « Note sur des os fossiles portant des empreintes ou entailles anciennes et attribuées à la main de l'homme », *Bulletin de la Société géologique de France*, 2<sup>e</sup> série, XVII, 1859-1860, p. 492-495 ; et à propos des figurations sur des ossements : Édouard Lartet et Henri Christy, « Sur des figures d'animaux gravées ou sculptées et autres produits d'art et d'industrie rapportables aux temps primordiaux de la période humaine », *Revue archéologique*, IX, 1864, p. 233-267.

<sup>4</sup> André Leroi-Gourhan parle par exemple de « particules significantes » à propos des espèces animales. Voir André Leroi-Gourhan, *Le Fil du temps*, Fayard, 1983, p. 353-354.

<sup>5</sup> Le renne, par exemple, très présent dans l'économie et peu présent dans l'art pariétal, a fait l'objet de multiples hypothèses quant à son statut social.

<sup>6</sup> Ces dates obtenues à l'aide de dosages radiométriques ont fait l'objet d'une correction (« calibration ») et sont calculées « avant le présent » (BP).

<sup>7</sup> C'est le cas notamment des gravures sur dalles et plaquettes calcaires de la grotte de La Marche (Vienne).

<sup>8</sup> L'os utilisé est le stylohyoïde, appartenant à l'appareil hyoïdien, qui est un ensemble de pièces osseuses qui sert de soutien à la langue, au pharynx et au larynx. C'est, le plus fréquemment, un os issu d'un cheval qui est employé.

<sup>9</sup> Nous nous appuyons ici sur les articles suivants : Sandrine Costamagno,

Francine David, « Comparaison des pratiques bouchères et culinaires de différents groupes sibériens vivant de la renniculture », *Archaeofauna*, 19, 2009, p. 9-25 ; Delphine Kuntz, Sandrine Costamagno, Léa Feyfant, Flore Martin, « The exploitation of ungulates in the Magdalenian in the Entre-Deux-Mers (Gironde, France) », *Quaternary International*, 414, 2016, p. 1-24.

<sup>10</sup> Roberte Hamayon explique, par exemple, que chez les chasseurs de Sibérie, le gibier est supposé s'offrir au chasseur, et l'emploi des procédés adéquats de chasse et de boucherie permet de favoriser le bon entretien du cycle. Voir Roberte Hamayon, *la Chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*, Nanterre, société d'ethnologie (Université de Paris X), 1990.

<sup>11</sup> Cela est observé, par exemple, par Delphine Kuntz et al., « The exploitation of ungulates... », *op cit.*, 2016.

<sup>12</sup> D'après Jörg Orschiedt, « Bodies, bits and pieces : Burials from the Magdalenian and the Late Palaeolithic », dans A. Pastoors et B. Auffermann (éds.), *Pleistocene foragers : Their culture and environment. Festschrift in honour of Gerd-Christian Weniger for his sixtieth birthday*, Wissenschaftliche Schriften des Neanderthal Museums, 6, 2013 ; ou Dominique Gambier, « Les pratiques funéraires au magdalénien dans les Pyrénées françaises », dans H. Delporte et J. Clottes (dir.), *Pyrénées préhistoriques, arts et sociétés*, actes du 118<sup>e</sup> Congrès des sociétés historiques et scientifiques (Pau, 25-29 octobre 1993), CTHS, 1996, p. 263-277.

<sup>13</sup> Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

<sup>14</sup> Le support le plus fréquent des contours découpés, l'os stylohyoïde, est d'ailleurs précisément issu d'un crâne.

<sup>15</sup> Georges Sauvet, « L'art mobilier non classique de la grotte magdalénienne de Bédeilhac (Ariège) », dans M. Lejeune et A.-C. Welté (dir.), *l'Art du Paléolithique supérieur*, Actes du 14<sup>e</sup> congrès de l'UISPP, Liège, Septembre 2001, Liège, ERAUL, 107, 2004, p. 167-176.